

utiles. Elles sont au nombre de 77 ; trois d'entre elles paient une petite pension ; les autres sont à charge des Sœurs, *en concession perpétuelle*, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les appeler à lui.

Ce n'est pas sans émotion que l'on voit une salle d'hospice, comme celle-là. Dans l'orphelinat, la vie et l'espérance se peignent sur ces figures juvéniles ; ici c'est le spectacle de la vieillesse et de la décrépitude. Mais ici on voit de plus près le dévouement sans bornes de la religieuse, c'est ce spectacle qui a frappé plus d'une fois des personnes nées dans le protestantisme, et qui a déterminé non seulement leur conversion, mais leur sacrifice à Dieu.

L'octroi annuel du gouvernement pour l'hospice est de \$200.....

(Ici M. Lippens donne de nombreux renseignements sur les écoles des filles, le pensionnat des garçons et la salle d'asile, l'espace nous manquant pour les reproduire.)

Autres détails.—Les Sœurs ont un certain nombre de dames pensionnaires.

Il y a deux pharmacies très bien montées. M. le Dr Vallée est le médecin de la maison. Les sœurs vont quatre fois par semaine au dispensaire de l'Université Laval quérir les remèdes destinés aux pauvres du dehors.

On demande \$600 pour la taxe de l'eau. Cela est-il raisonnable ? L'enlèvement de la neige coûte \$175 par année, et la dépense totale pour le chauffage s'élève annuellement à \$3,000.

Les sœurs ne possèdent d'autre propriété payant loyer qu'une maison sur la rue Cliff View place.

Deux sœurs sont toujours en route pour visiter les malades et les pauvres de la ville. Le nombre de visites aux déshérités du sort est d'environ 4875 par année, et on distribue des secours en nourriture et en vêtements à près de 700 pauvres de la ville et des environs.

Une fois par semaine les Dames de Québec se rendent à l'hospice pour y confectionner des habillements pour les orphelins. C'est ce qu'on appelle *l'ouvrage*.

Les postulantes font un noviciat de deux années avant l'émission des vœux annuels ; les vœux perpétuels ne sont prononcés qu'après un noviciat de sept années.

La mère supérieure est choisie par élection générale. Son terme d'office est de trois ans. Elle est assistée d'un conseil pour le gouvernement de la maison.

Les sœurs exercent certaines industries leur rapportant bénéfice. Ce sont : la confection des hosties et des cierges, ornements d'églises, fleurs artificielles, broderie, tricot, couture.

Le Séminaire contribue à la nourriture des vieilles infirmes et des orphelins.

L'œuvre de l'orphelinat prêchée dans les campagnes par M. l'abbé Th. G. Rouleau rapporte de \$500 à \$600 par année.

La caisse d'économie N.-D. donne chaque année une somme de \$1,400 aux sœurs. Certains particuliers donnent un pain ou un petit pain par semaine.

Enfin il y a les quêtes, les dons particuliers et le bazar annuel.

Il reste à faire un travail que nous laissons maintenant à nos lecteurs, c'est de faire pour eux-mêmes la comparaison entre les ressources et les besoins de cette institution. C'est de calculer les dépenses que doit occasionner une famille nombreuse et de comparer ces dépenses à celles que nous faisons dans nos propres familles, c'est de faire quelques réflexions sur les sommes données à titre d'octroi sur les fonds publics et de constater que si ces octrois ont un

caractère de générosité qui fait honneur à nos hommes politiques et montre combien l'esprit chrétien les anime, contrairement à ce que l'on voit ailleurs, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne représentent qu'une faible partie des dépenses et ne ressemblent en rien, pas même de loin, à une compensation.

Quand nous songeons à tout cela, la parole d'un personnage de la *Dame Blanche* qui a quatre sous de solde par jour et achète un château sur ses économies, nous revient à la mémoire. Qu'on nous pardonne cette allusion quelque peu profane.

Par quels prodiges d'économie les bonnes sœurs parviennent-elles à nouer les deux bouts de l'année ? C'est ce que nous ne tenterons pas d'expliquer.—*L'Electeur*.

CAUSERIE AGRICOLE

L'hivernement des animaux domestiques.

On dit généralement que l'hiver est un temps de chômage pour le cultivateur, que son travail se limite au charroyage de bois et au soin de quelques animaux. Pour notre part, nous considérons que le cultivateur n'a pas un instant à perdre, pas plus l'hiver que l'été ; ses soins doivent scrupuleusement se porter sans relâche sur la bonne conservation de ses fourrages, sur l'entretien régulier de ses animaux et le bon aménagement des fumiers qui devront contribuer à l'augmentation de ses récoltes qui dépend de la masse et de la bonne qualité des engrais qu'il pourra réaliser pendant l'hiver. Pendant près de six mois, les animaux doivent être nourris d'aliments secs et où le froid, les tempêtes, la neige opèrent également pour affaiblir la chair de ces animaux, surtout si l'on n'a pas songé avant le commencement de l'hiver à les protéger contre les rigueurs de l'hiver.

La grandeur et l'importance de cette branche d'une bonne économie rurale ne connaissent presque pas de bornes.

Les pertes causées par le mauvais hivernement des animaux sont énormes, si nous estimons que nous avons dans nos étables au moins, dans le pays, 600,000,000 de piastres placées en animaux qui dépendent uniquement des soins de l'homme, du cultivateur. Estimant que la moitié de leur valeur est nécessaire pour les maintenir en bon état pendant leur hivernement, on a la moitié de cette somme à employer en nourriture et en soins de toutes sortes. On pourrait dire qu'à l'égard d'un grand nombre de fermes, au moins un million de piastres sont perdues par mauvaise conduite, c'est-à-dire mauvaise administration de la ferme, particulièrement en ce qui concerne le soin à donner aux animaux.

Lorsque les animaux sont exposés au froid, une grande portée de la nourriture qu'ils consomment doit nécessairement servir pour entretenir la chaleur de leur corps, et le cultivateur doit, sous ces circonstances, ou leur donner plus de nourriture ou voir leur embouppement diminuer, car la chaleur fait partie de la vitalité, et doit être entretenue tant que l'animal, gras ou maigre continue à vivre.

Les cultivateurs qui se rendent compte de tout, et qui par conséquent ont ou soin de pourvoir leurs animaux d'écuries ou d'étables amples et commodes, croient qu'un tiers de la nourriture des bestiaux est